

Document

Quelques enseignements du marxisme. (14)

Lettre de K . Marx à Bolte (23-11-1871)

Quand la lutte ouvrière devient politique

Dans sa lettre à Bolte (23-11-1871), Marx définit le moment où la lutte ouvrière devient politique :

« Pour devenir politique, un mouvement doit opposer aux classes dominantes les ouvriers agissant en tant que classe pour les faire céder au moyen d'une pression de l'extérieur. Ainsi l'agitation est purement économique lorsque les ouvriers tentent, par le moyen de grèves, etc., dans une seule usine ou même dans une seule branche d'industrie, d'obtenir des capitalistes privés une réduction du temps de travail ; en revanche, elle est politique lorsqu'ils arrachent de force une loi fixant à huit heures la journée de travail, etc.

De tous les mouvements économiques isolés des ouvriers [qui sont donc nécessaires, étant le prélude et la condition du mouvement plus général] se développe partout un mouvement politique, autrement dit un mouvement de classe, en vue de réaliser ses intérêts sous une forme générale qui ait force de contrainte pour la société entière. Ces mouvements supposent une certaine organisation préalable en même temps qu'ils sont à leur tour un moyen de développer cette organisation. »

Commentaire.

La question des retraites concernait bien l'ensemble de la classe ouvrière, mais en amont de l'obstacle des appareils se dressait à la fois la diversité des régimes de retraite, l'atomisation ou l'isolement d'une grande partie de la classe inorganisée et l'extrême hétérogénéité de la situation des différentes couches du prolétariat, autant d'éléments propices à la division de la classe et favorisant différentes appréciations de la situation. Ajoutons en un qui n'a rien d'accessoire et qui a pu jouer un rôle important : l'absence d'alternative crédible sur le plan politique au projet de loi de Sarkozy et la crainte de devoir affronter une situation encore pire au cas où aucune décision ne serait prise pour assurer le financement des retraites.

Sarkozy avait décidé de s'attaquer à toutes les couches de travailleurs, donc seul un mouvement d'ensemble de la classe pouvait le vaincre ou le forcer à retirer son projet de loi. Il n'est pas interdit de penser qu'un grand nombre de travailleurs rejetant son projet de loi ont estimé qu'ils n'étaient pas prêts à s'engager dans un mouvement d'ensemble dont ils ne voyaient pas clairement l'issue ou leur attentisme (soutien passif) n'a fait que manifester leur propre scepticisme sur les conditions de la réalisation d'un tel mouvement ou les deux à la fois.

On pourrait résumer leur état d'esprit en disant qu'ils ont estimé que l'objectif qu'ils devaient atteindre était hors de leur portée ou qu'ils ne voyaient pas comment l'atteindre sans véritable direction pour les guider ou en l'absence d'une direction digne de confiance.

Autrefois, au milieu du XIXe siècle, les ouvriers s'engageaient souvent dans la lutte tête baissée ne craignant pas la répression (de l'armée) ou une perte de salaire, alors que leur condition était misérable, sans comparaison avec celle de la classe ouvrière de nos jours. Pour ainsi dire, et cela correspond assez bien à leur situation d'alors, ils n'avaient pas le temps ou le loisir de se poser de nombreuses questions avant de se lancer dans la bataille, ils travaillaient entre 12 et 16 heures par jours et leur espérance de vie ne dépassait pas la trentaine pour les plus robustes, ils n'avaient vraiment rien à perdre que les guenilles qu'ils portaient sur le dos. Ils avaient vite fait le tour d'une question, de peser le pour et le contre.

Un siècle et demi plus tard, l'ouvrier hésite à deux fois avant de se mettre en grève. Hormis les couches les plus pauvres, il est souvent endetté sur une longue période, il vit dans un certain confort, il s'est entouré d'un tas de biens matériels qui lui semblent indispensables et qu'il s'emploie à renouveler régulièrement ou à entasser inutilement ou encore qu'il finit par jeter, il consacre une partie de son salaire à des loisirs et à ses

vacances, il en consacre une autre importante à régler des charges fixes, électricité, eau, gaz, téléphone, assurances, impôts divers, etc., sans compter qu'il soit essayer d'économiser un peu d'argent pour faire face aux aléas de l'existence, le tout concourt à faire de lui un homme esclave de son environnement ou des besoins qu'il s'est créés ou que la société a créés pour lui sans en avoir conscience la plupart du temps, l'habitude étant prise dès sa naissance, il baigne dans une ambiance feutrée dans laquelle il se sent relativement en sécurité, où tout semble avoir été pensé ou calculé pour assurer son bien-être tout au long de son existence.

Qu'il n'ait pas son mot à dire dans la manière dont sa vie est finalement régentée ne lui pose pas vraiment un problème, on pense et on agit à sa place et c'est très bien ainsi, il sait quelque part qu'il est exploité, conditionné ou manipulé mais il s'en fout, il se contente de ce qu'il a ou il profite des avantages que lui concède la société, c'est déjà pas si mal, cela réclame déjà un certain effort, il ne faut donc pas trop lui en demander, il se laisse vivre et aussi longtemps que rien ne vient remettre en question cet équilibre (parfois ou de plus en plus souvent précaire ou provisoire), qu'il peut résoudre n'importe quel problème avec de l'argent, il considère qu'il n'y a pas lieu de se mobiliser pour défendre ses intérêts ou une cause quelconque.

Il n'y a que lorsque cet ordre bien réglé commence à craquer de partout et qu'il sent peser un danger réel sur son mode de vie, qu'il décide de commencer à réfléchir un peu plus attentivement à sa situation et à se poser davantage de questions sur ce qui est en train de se passer dans la société et qui pourrait affecter le cours de son existence routinière.

Comme il a davantage de moyens pour réfléchir qu'autrefois, il parvient à se convaincre facilement que sa situation est loin d'être désespérée et qu'il parviendra toujours à s'en sortir par ses propres moyens. Seule sa situation l'intéresse, celle des autres le laisse indifférent. Pour qu'il change de comportement, il va falloir qu'il se défasse de son amour-propre mal placé et qu'il cesse de se regarder le nombril. Jusque là il était plutôt individualiste, égocentrique. Pour que son état d'esprit évolue, il faut pour ainsi dire qu'il se retrouve acculé, le dos au mur, qu'il ne puisse avancer, pire, qu'il ne puisse plus bouger sous peine de reculer, or pour l'être, il faut qu'il ne puisse plus satisfaire des besoins qu'ils estimaient encore hier légitimes, indispensables, qu'il sente qu'une véritable menace se rapproche ou rode autour de lui en permanence, qu'il peut basculer dans la pauvreté ou qu'il va devoir revoir son mode de vie à la baisse, qu'il risque de devoir vivre plus mal qu'avant, peut-être toujours plus mal, qui sait, au prix de grands sacrifices pour lesquels il n'était pas du tout préparé et ce à quoi il se refuse, paradoxe, c'est sa fierté qui va peut-être le sauver de l'abîme ou de l'ignorance dans laquelle il s'était enfermé jusque là.

Avant même d'être rendu à cet état, il a forcément commencé à prendre conscience qu'il n'était pas le seul dans ce cas-là, bienvenue au club des plébéiens, on ne peut pas dire que cela le console, mais s'il parvient à se soulager en faisant part à d'autres de l'expérience qu'il est en train de vivre et qui tourne au cauchemar, un déclic peut se produire dans sa tête et se traduire par le besoin de davantage de solidarité et de fraternité, à la faveur de ce qui n'est encore qu'une impression aux contours mal définis, il ne lui reste plus ensuite qu'un pas à franchir pour commencer à prendre en main son propre destin.

Comme on vient de le voir à travers ce tableau de l'ouvrier moderne rapidement tracé, quand je dis ouvrier ou famille ouvrière, il peut tout aussi bien s'agir d'un intellectuel, il travaille avec son cerveau, c'est de la matière au même titre que des mains, s'il n'est pas issu d'une famille engagée dans le mouvement ouvrier, le chemin qui va le conduire de la réflexion élémentaire sur sa condition à la décision qu'il peut agir dessus consciemment est beaucoup plus long et tortueux qu'autrefois où les choses étaient beaucoup plus simples, et pour cause puisque c'était le plus souvent une question de vie ou de mort.

En schématisant à l'excès, l'ouvrier au XIXe siècle devait se faire cette réflexion : si je bats je risque d'y laisser ma peau, et si je continue à travailler à ce rythme je ne vivrai jamais assez longtemps pour voir grandir mes enfants, alors autant risquer le tout pour le tout, pour ce que j'ai à perdre, quelques années d'esclavages dont je me passerai bien. Aujourd'hui l'ouvrier va se dire : bon, on attendra encore un an avant de changer de voiture, ce n'est pas un drame, on ira moins souvent au cinéma ou au restaurant, on ne va pas mourir de faim pour autant, tu veux une paire de Nike pour ton anniversaire, désolé mon fils, tu attendras la fin de l'année et le 13e mois de ton père, en attendant tu n'iras pas à l'école nus pieds, etc.

Je sais que ce genre de propos indisposent, que dis-je, emmerdent profondément bien des militants qui ne veulent pas regarder la réalité en face, il se trouve qu'au cours de ma vie je suis passé moi-même par ces

différents états ou ces différentes situations, mieux encore, après avoir un jour ouvert les yeux et pris conscience de ma crasse ignorance, à la première occasion je les ai refermés, pour ne les rouvrir que 20 ans plus tard, peu importe comment je suis passé d'un état à l'autre, par contre en toile de fond j'ai vécu - relativement heureux, la vie de cet ouvrier insouciant ayant de quoi vivre modestement mais confortablement, sans se soucier du reste ou à la marge, juste de quoi se donner bonne conscience, pas de quoi en être fier évidemment.

Marx et Engels n'avaient pas hésité à tracer un tableau précis et détaillé des différentes classes de leur époque et particulièrement des différentes couches du prolétariat sans faire preuve de la moindre complaisance envers les unes ou les autres. Ils nous ont livré le produit de leurs observations et expériences. Cela devait nous aider à comprendre l'évolution des rapports entre les classes et le fonctionnement de la société, afin que nous puissions saisir plus facilement les conclusions politiques auxquelles leurs travaux les avaient conduits.

Ces témoignages nous sont très précieux au même titre que les enseignements qu'ils nous ont légués. Lénine était un admirateur et un lecteur enthousiaste de Balzac, son oeuvre lui avait permis d'étudier de plus près les modes de vie de l'aristocratie déchue de ses titres et ses privilèges et de la bourgeoisie montante du XIXe siècle en France...

Cours nouveau - 1923 - L. Trotsky.

Marxisme et léninisme.

Extraits. Le marxisme est une méthode d'analyse historique, d'orientation politique, et non un ensemble de décisions préparées à l'avance. Le léninisme est l'application de cette méthode dans les conditions d'une époque historique exceptionnelle. C'est précisément par cette alliance des particularités de l'époque et de la méthode qu'est déterminée cette politique courageuse, sûre d'elle-même, de tournants brusques, dont Lénine nous a donné les plus hauts modèles et qu'il a, à maintes reprises, éclairés théoriquement et généralisés.

Ni Octobre, ni Brest-Litovsk, ni la création d'une armée paysanne régulière, ni le système de la réquisition des produits alimentaires, ni la nep, ni le Plan d'Etat, n'ont été et ne pouvaient être prévus ou prédéterminés par le marxisme ou le bolchévisme d'avant Octobre. Tous ces faits et tournants ont été le résultat de l'application autonome, indépendante, critique, marquée de l'esprit d'initiative, des méthodes du bolchévisme dans une situation chaque fois différente.

Chaque décision, avant d'être adoptée, suscitait des combats. Le simple appel à la tradition n'a jamais rien décidé. En effet, à chaque nouvelle tâche, à chaque nouveau tournant, il ne s'agit pas de chercher dans la tradition et d'y découvrir une réponse inexistante, mais de profiter de toute l'expérience du Parti pour trouver soi-même une nouvelle solution appropriée à la situation et, par là même, enrichir la tradition. On peut même dire que le léninisme consiste à ne pas regarder en arrière, à ne pas se laisser lier par des précédents, par des références et des citations de pure forme.

Lénine lui-même a récemment exprimé cette pensée par le mot de Napoléon : « On s'engage et puis on voit ». Autrement dit, une fois engagé dans la lutte, ne pas s'occuper outre mesure des canons et des précédents, s'engouffrer dans la réalité telle qu'elle est et y chercher les forces nécessaires à la victoire et les voies qui y mènent. C'est en suivant cette ligne que Lénine, non pas une fois, mais des dizaines de fois, a été accusé dans son propre parti de violer la tradition et de répudier « l'ancien bolchévisme ».

Plus l'appareil du Parti est renfermé en lui-même, plus il est imprégné du sentiment de son importance intrinsèque, plus il réagit lentement devant les besoins émanant de la base et plus il est enclin à opposer aux nouveaux besoins et tâches la tradition formelle. Et s'il est quelque chose susceptible de porter un coup mortel à la vie spirituelle du Parti et à la formation doctrinale de la jeunesse, c'est bien la transformation du léninisme, d'une méthode réclamant pour son application de l'initiative, de la pensée critique, du courage idéologique, en un canon qui n'exige que des interprètes désignés une fois pour toutes.

Le léninisme ne saurait se concevoir sans envergure théorique, sans une analyse critique des bases matérielles du processus politique. Il faut sans cesse aiguïser et appliquer l'arme de l'investigation marxiste. C'est en cela précisément que consiste la tradition, et non dans la substitution d'une référence formelle ou d'une citation fortuite à l'analyse. Le léninisme ne saurait se concilier avec la superficialité idéologique et la négligence théorique.

On ne saurait découper Lénine en citations appropriées à tous les cas de la vie, car pour Lénine la formule n'est jamais au-dessus de la réalité, elle est toujours l'instrument permettant de saisir la réalité et de la dominer. On trouverait sans peine dans Lénine des dizaines et des centaines de passages qui, formellement, semblent se contredire. Mais il faut voir non pas le rapport formel d'un passage à un autre, mais le rapport réel de chacun d'eux à la réalité concrète dans laquelle la formule a été introduite comme un levier. La vérité léninienne est toujours concrète.

En tant que système d'action révolutionnaire, le léninisme présuppose un sens révolutionnaire aiguïser par la réflexion et l'expérience et qui, dans le domaine social, équivaut à la sensation musculaire dans le travail physique. Mais on ne saurait confondre le sens révolutionnaire avec le flair démagogique. Ce dernier peut donner des succès éphémères, parfois même sensationnels. Mais c'est là un instinct politique d'un ordre inférieur. Il tend toujours vers la ligne de moindre résistance.

Alors que le léninisme tend à poser et à résoudre les problèmes révolutionnaires fondamentaux, à surmonter les principaux obstacles, sa contrefaçon démagogique consiste à éluder les problèmes, à susciter un apaisement illusoire, à endormir la pensée critique.

Le léninisme est avant tout le réalisme, l'appréciation qualitative et quantitative supérieure de la réalité, du point de vue de l'action révolutionnaire. Aussi est-il inconciliable avec la fuite devant la réalité, avec la passivité, la perte de temps, la justification hautaine des fautes d'hier sous prétexte de sauver la tradition du parti.

Le léninisme est l'indépendance véritable à l'égard des préjugés, du doctrinarisme moralisateur, de toutes les formes du conservatisme spirituel. Mais croire que le léninisme signifie « tout est permis » serait une faute irrémédiable. Le léninisme renferme la morale non pas formelle, mais révolutionnaire réelle, de l'action de masse et du parti de masse. Rien ne lui est aussi étranger que la morgue fonctionnariste et le cynisme bureaucratique. Un parti de masse a sa morale, qui est la liaison des combattants, dans et pour l'action. La démagogie est inconciliable avec l'esprit d'un parti prolétarien parce qu'elle est mensongère : donnant telle ou telle solution simplifiée des difficultés de l'heure présente, elle sape inévitablement l'avenir prochain, affaiblit la confiance du parti en soi-même.

Battue par le vent et aux prises avec un danger sérieux, la démagogie se résout facilement en panique. Or, il est difficile de juxtaposer, même sur le papier, la panique et le léninisme.

Le léninisme guerroye des pieds à la tête. Or, la guerre est impossible sans ruse, sans faux-fuyant, sans tromperie. La ruse de guerre victorieuse est un élément constitutif de la politique léninienne. Mais en même temps, le léninisme est l'honnêteté révolutionnaire suprême à l'égard du Parti et de la classe ouvrière. Il ne comporte ni fiction, ni battage, ni pseudo-grandeur.

Le léninisme est orthodoxe, obstiné, irréductible, mais il n'implique ni formalisme, ni canon ou bureaucratisme. Dans la lutte, il prend le taureau par les cornes. Vouloir faire des traditions du léninisme une garantie supra-théorique de l'infailibilité de tous les dires et pensées des interprétateurs de ces traditions, c'est bafouer la tradition révolutionnaire véritable et la transformer en bureaucratisme officiel. Il est ridicule et vain de chercher à hypnotiser un grand parti révolutionnaire par la répétition des mêmes formules en vertu desquelles il faudrait chercher la ligne droite non pas dans l'essence de chaque question, non pas dans les méthodes de position et de solution de cette question, mais dans des renseignements... de caractère biographique.

Puisque je dois pour un instant parler de ma personne, je dirai que je ne considère pas la voie par laquelle je suis venu au léninisme comme moins sûre que les autres. Mes actes au service du Parti en sont la seule garantie : je ne puis en donner d'autre. Et si l'on pose la question dans le champ des recherches biographiques, encore faut-il le faire comme il faut. Il faudrait alors répondre à des questions épineuses :

tous ceux qui ont été fidèles au maître dans les petites choses lui ont-ils été fidèles aussi dans les grandes ? Tous ceux qui ont manifesté de la docilité en présence du maître ont-ils donné par là même des garanties qu'ils continueraient son oeuvre en son absence ? Le léninisme est-il tout entier dans la docilité ? Je n'ai nullement l'intention d'analyser ces questions en prenant comme exemple des camarades isolés avec lesquels j'ai, en ce qui me concerne, l'intention de continuer à travailler la main dans la main.

Quelles que soient les difficultés et les divergences de vues futures, on n'en triomphera que par le travail collectif de la pensée du Parti, se vérifiant chaque fois elle-même et par là maintenant la continuité du développement.

Ce caractère de la tradition révolutionnaire est lié au caractère particulier de la discipline révolutionnaire. Là où la tradition est conservatrice, la discipline est passive et enfreinte au premier moment de crise. Là où, comme dans notre Parti, la tradition consiste dans la plus haute activité révolutionnaire, la discipline atteint son maximum, car son importance décisive se vérifie constamment dans l'action. De là, l'alliance indestructible de l'initiative révolutionnaire, de l'élaboration critique, hardie, des questions, avec la discipline de fer dans l'action. Et ce n'est que par cette activité supérieure que les jeunes peuvent recevoir des anciens et continuer cette tradition de discipline.

Autant que personne, nous chérissons les traditions du bolchevisme. Mais que l'on n'assimile pas le bureaucratisme au bolchevisme, la tradition à la routine officielle.

Cours nouveau - 1923 - L. Trotsky.

Le front unique n'est pas une tactique gravée dans le marbre. Illustration.

Après le 3e Congrès, le Parti communiste allemand effectue, assez douloureusement, le revirement nécessaire. Alors commence la période de lutte pour les masses sous le mot d'ordre du front unique, avec de longues négociations et autres procédés pédagogiques. Cette tactique dure plus de deux ans et donne d'excellents résultats. Mais en même temps, ces nouveaux procédés de propagande, prolongés, se transforment... en une nouvelle tradition semi-automatique dont le rôle a été très important dans les événements du second semestre 1923.

(...)

Dépréciation incroyable du mark, chaos économique, effervescence et incertitude générale, désagrégation de la social-démocratie, afflux puissant des ouvriers dans les rangs communistes, attente unanime d'un coup d'Etat... Si le parti communiste avait modifié brusquement l'allure de son travail et avait profité des cinq ou six mois que lui accordait l'histoire pour une préparation directe politique, organique, technique à la prise du pouvoir, le dénouement des événements aurait pu être tout autre que celui auquel nous avons assisté en novembre.

Mais le Parti allemand était entré dans la nouvelle courte période de cette crise, peut-être sans précédent dans l'histoire mondiale, avec les procédés de la période diennale précédente de propagande pour l'établissement de son influence sur les masses. Il fallait alors une nouvelle orientation, un nouveau ton, une nouvelle façon d'aborder la masse, **une nouvelle interprétation et application du front unique** (souligné par le site), de nouvelles méthodes d'organisation et de préparation technique, en un mot un brusque revirement tactique. Le prolétariat devait voir à l'oeuvre un parti révolutionnaire marchant directement à la conquête du pouvoir.

Mais le Parti allemand continuait, en somme, sa politique de propagande, bien que sur une échelle plus large. Ce n'est qu'en octobre qu'il prend une nouvelle orientation. Mais il lui reste alors trop peu de temps pour développer son élan. Il donne à sa préparation une allure fiévreuse, la masse ne peut le suivre, le manque d'assurance du Parti se communique au prolétariat et, au moment décisif, le Parti recule sans coup férir.

Si le Parti a cédé sans résistance des positions exceptionnelles, la raison principale en est qu'il n'a pas su, au début de la nouvelle phase (mai-juillet 1923) s'affranchir de l'automatisme de sa politique antérieure, établie comme pour des années, et poser carrément dans l'agitation, l'action, l'organisation, la technique, le problème de la prise du pouvoir.